

INTUITION ET EXPERIENCE-JE

Connaissance et liberté entre présent et éternité

Table des matières

1. Intention et structure.....	3
1.1 Objectif.....	3
1.2 Contenu et méthode.....	6
1.3 Structure.....	10
1.4 Remarques pratiques.....	11
2. Personnel-impersonnel.....	12
2.1 Antécédents.....	12
2.2 Rapport d'atelier.....	14
Partie II.....	16
Prise de conscience.....	16
3. Pensée pure : expérience et concept.....	16
3.1 Questions et expériences antérieures.....	17
3.2 Préparations et exercices préliminaires.....	18
3.3 Expériences de pensée.....	21
3.4 Loi de la pensée pure.....	26

DOCUMENT DE TRAVAIL
en cours de correction

Reste à traduire

- 4. Conscience de soi
 - 4.1 La pensée pure naïve
 - 4.2 Observations de la pensée : état d'exception
 - 4.3 Conscience de l'observation de la pensée : détermination de la pensée
 - 4.4 Reconnaissance de la pensée observée
 - 4.5 De la forme d'observation à la forme intuitive de la vie de pensée
- 5. Intuition conceptuelle : forme de pensée et contenu de pensée
 - 5.1 De la prise de conscience observationnelle à la prise de conscience intuitive de la pensée
 - 5.2 Expérience de base
 - 5.3 Forme et contenu de la pensée pure
 - 5.4 Contenu de la pensée pure : Loi
 - 5.5 Forme de la pensée pure : activité de l'intuition
 - 5.6 Loi de l'intuition générale
 - 5.7 Conscience intuitive de la pensée
 - 5.8 Trinité de la pensée intuitive
- 6. Expérience personnelle et intuition personnelle
 - 6.1 Expérience naïve de l'ego dans la pensée pure
 - 6.2 Observations du moi dans les observations de la pensée pure



- 6.3 Conscience de l'observation du moi : détermination du moi
- 6.4 Reconnaissance du moi observé
- 6.5 Conscience intuitive du moi
- 6.6 Loi de la pensée et loi du moi
- 6.7 Indépendance de l'intuition par rapport à l'organisation
- 6.8 Fonctions de l'organisation Imagination Imagination et technique morale
- 6.9 Trinité de l'expérience intuitive du moi
- 7. Étapes de la prise de conscience
- 7.1 Développement de la pensée et du moi
- 7.2 Abstraction et concrétisation : paralysie et résurrection
- 7.3 Étapes de l'expérience et étapes de la prise de conscience
- 7.4 Pensée intuitive, reconnaissance intuitive et liberté
- 7.5 Drame de la prise de conscience
- 8. Idée et réalité de l'intuition
- 8.1 Types d'expérience intuitive : intuition idéelle, réelle et générale
- 8.2 Intuition intellectuelle ou intuition conceptuelle
- 8.3 Jugement formel de concept et jugement intuitif idéal
- 8.4 Fonctions de l'intuition idéale : intuition épistémique et morale
- 9. Intuition épistémique
- 9.1 De la connaissance de la pensée à la connaissance du monde
- 9.2 Structure de la reconnaissance : intuition épistémique et jugement de connaissance
- 9.3 Intuition épistémique et jugement de connaissance vraie
- 9.4 Méthodologie de la reconnaissance : imagination épistémique et technique épistémique
- 9.5 Drame de la connaissance
- 10. Présentation et perception
- 10.1 Notions de connaissance
- 10.2 Présentations de reconnaissance ultérieure
- 10.3 Essence et apparence des représentations
- 10.4 Imaginaires
- 10.5 Observations primaires et secondaires
- 10.6 Images de référence d'observation
- 10.7 Caractère de présentation des observations
- 10.8 Caractère de présentation des idées et des associations
- 10.9 Perceptions pures
- 11. Intuition morale
- 11.1 Structure de la liberté : intuition morale
- 11.2 Intuition morale et action libre «bien»
- 11.3 Méthodologie de la liberté : imagination morale et technique morale
- 11.4 Le rapport du « mal » à la liberté
- 11.4 Le rapport du « mal » à la liberté
- 11.5 Reconnaître et agir
- 11.6 Agir librement et créer de l'art : intuition morale et esthétique
- 11.7 Évaluation épistémique, morale et esthétique des actions humaines
- 11.8 Drame de la liberté
- 11.9 Liberté, autonomie, dignité



- 12. Responsabilité et communauté
 - 12.1 Responsabilité individuelle libre
 - 12.2 Formation de communautés en accord avec la liberté
 - 12.3 Découvrir et comprendre les objectifs des autres personnes
 - 12.4 Intuitions individuelles et objectifs d'une communauté
 - 12.5 Talents individuels et équilibre social grâce à la collaboration
 - 12.6 La construction d'une communauté de personnes libres, responsables et dignes
 - 12.7 Jugement social
- 13. Conscience et développement
 - 13.1 Moi individuel et universel
 - 13.2 Le temps et l'éternité
 - 13.3 Évolution et involution
 - 13.4 Prise de conscience de la présence d'esprit et développement
- 14. Réincarnation et destin
 - 14.1 La réincarnation en tant que problème de connaissance
 - 14.2 Non-existence, immortalité et réincarnation
 - 14.3 Réalité de la vie éternelle et nécessité de la réincarnation
 - 14.4 Le destin dans le champ de tension entre hasard, nécessité et liberté

PARTIE III : COMPLÉMENTS ET COMMENTAIRES

- 15. Remarques et compléments
 - Supplément au chapitre 6 : Théorie de la substance et théorie des universaux
 - 1. Complément au chapitre 10 : Théorie de la présentation et pratique de la connaissance
 - 2. Complément au chapitre 10 : Théorie de la présentation et théorie de l'abstraction
 - Complément au chapitre 12 : Responsabilité individuelle et responsabilité conforme aux normes
 - 2. Complément au chapitre 12 : Formation de communautés idéelles et réelles
- 16. Commentaire
 - Explications de certains paragraphes de l'œuvre de Steiner
 - La philosophie de la liberté
 - Index

1. Intention et structure

1.1 Objectif

Cet ouvrage examine la nature de la pensée humaine et son rôle lors de la connaissance et de l'action. C'est en même temps une introduction à l'individualisme éthique, c'est-à-dire à une doctrine/un enseignement de la liberté qui part consé-



quent de l'individu et qui a de larges conséquences pour la formation de la communauté sociale. La voie suivie ici, celle de la connaissance de soi comme fondement et ligne directrice de la connaissance du monde, repose sur une compréhension indépendante et constitue en même temps une approche critique de l'anthroposophie en tant que science de l'esprit. La démarche de recherche est scientifique, car les connaissances issues de l'expérience actuelle et individuelle sont acquises par un traitement conceptuel systématique. Dans le champ des expériences psychiques/d'âme et spirituelles, elle est tout aussi empirique (orientée sur l'expérience) et rigoureusement méthodique que la recherche de science de la nature qui explore de nouveaux terrains. Cette voie est critique, c'est-à-dire consciente de sa propre démarche, et dépourvue de présupposés, car tous les moyens nécessaires sont développés à partir de zéro/du fond et portés à la pleine lumière du devenir conscient. Cette voie mène de manière autonome et conforme aux choses dans l'anthroposophie, car les facultés de pensée et de connaissance de la conscience individuelle ordinaire sont développées de manière cohérente et continue, sans sauts ni étapes obscures, pour devenir des organes d'expériences non sensorielles et des instruments de prise de conscience de la connaissance individuelle de l'esprit.

La connaissance ou la reconnaissance de l'anthroposophie ne sont pas des conditions préalables à la lecture du présent ouvrage. Il est aussi indépendant des résultats d'autres sciences spécialisées ou de l'attitude que l'on adopte à leur égard. Cela vaut en particulier pour le contenu et la forme de l'ouvrage *La philosophie de la liberté* de Rudolf Steiner. Les lectrices et lecteurs ne doivent ni connaître ni reconnaître cet ouvrage ; les chapitres centraux de la partie II ne font à aucun moment référence aux résultats de cet ouvrage.

Et malgré tout, sans cet ouvrage, le présent livre n'aurait jamais vu le jour. Il ne s'agit toutefois pas ici d'une simple explication de l'ouvrage de Steiner, ni d'une présentation qui va beaucoup plus loin. Seules quelques idées principales de cet ouvrage sont reprises, traitées de manière systématique (logique conceptuelle), développées en détail à partir de l'expérience individuelle et explorées dans certaines de leurs conséquences. La limitation à quelques aspects essentiels sert avant tout à présenter de manière claire les structures fondamentales du raisonnement de cet ouvrage, sans prétendre à l'exhaustivité du contenu. En ce sens, ce travail peut être considéré comme une sorte de manuel d'enseignement de la pensée, de la connaissance et de la liberté dans le domaine délimité/balisé par l'ouvrage *La philosophie de la liberté*.

7

Afin de caractériser plus précisément le rapport entre le présent ouvrage et l'œuvre de Steiner mentionnée, j'aimerais recourir à une comparaison. Lorsque j'écris un manuel sur la géométrie euclidienne ou projective, je m'oriente plus ou moins vers le canon traditionnel pour les thèmes à traiter et reprends la terminologie correspondante dans de nombreux cas, sinon dans tous, en particulier pour les théorèmes principaux et les définitions. Pour un ouvrage mathématique, le critère de qualité premier est la cohérence interne, c'est-à-dire la condition que tout ce qui est essentiel dans le livre soit dérivé du livre lui-même, que les preuves soient correctes et cohérentes entre elles et, enfin, que la terminologie soit adaptée au sujet. Il ne viendrait à l'esprit d'aucune personne dotée d'un esprit critique de vérifier la cohérence d'une preuve ou le sens d'une définition en se basant sur leur conformité ou



non avec les ouvrages historiques (ici les *Éléments* d'Euclide ou les écrits sur la géométrie projective de Jean-Victor Poncelet, Jacob Steiner, Karl Georg Christian von Staudt et d'autres). Seules comptent la solidité, la cohérence, la logique et l'exhaustivité du raisonnement au sein même de l'ouvrage. Malgré tout, un tel ouvrage se doit bien sûr d'introduire de manière appropriée le domaine de la géométrie euclidienne ou de la géométrie projective, tels que ces domaines géométriques ont été abordés par les pionniers. En ce qui concerne le rapport concret aux œuvres pionnières, ou classiques, un regard sur celles-ci à partir du point de vue systématiquement élaboré d'une présentation indépendante peut conduire à de nouvelles perspectives et interprétations, voire à une toute nouvelle appréciation de ces classiques.

De manière correspondante, cet ouvrage a été rédigé de telle sorte qu'il puisse être utilisé comme manuel indépendant, en complément de l'ouvrage *La philosophie de la liberté*. Tout manuel vise à présenter un exposé cohérent. Pour travailler sur un manuel de géométrie euclidienne, il n'est pas nécessaire de se référer aux *Éléments*. Il en va de même ici : il n'est à aucun moment nécessaire de se référer aux résultats ou aux explications de l'ouvrage *La philosophie de la liberté* pour pouvoir suivre le fil de l'exposé. Mes présentations doivent être évaluées en elles-mêmes, en fonction de leur vérifiabilité individuelle, et non en fonction de leur concordance ou de leur divergence avec l'œuvre de Steiner. Je ne me suis pas strictement conformé à cet ouvrage fondamental, ni sur le plan du contenu ni sur celui de la terminologie, mais je pense néanmoins que les lectrices et lecteurs ne trouveront aucune différence significative par rapport à cet ouvrage en ce qui concerne le contenu factuel et l'intention principale. Je ne prétends pas avoir dépassé cette œuvre, ni lui avoir donné sa véritable justification, ni l'avoir transposée dans une forme « plus contemporaine », et encore moins l'avoir explorée dans toute sa profondeur et toute son étendue. Je suis toutefois convaincu d'en avoir développé certaines parties de manière autonome, d'en avoir différencié les concepts et d'en avoir tiré certaines conséquences.

8

Il va sans dire qu'un ouvrage consacré à la doctrine de la connaissance et de la liberté ne peut se baser sur des déductions tirées de prémisses supposées, comme l'exigerait une présentation axiomatique d'un domaine mathématique. La comparaison citée a ici ses limites. Ce travail traite de l'expérience de pensée immédiate et du développement des domaines mentionnés qui en découle. À aucun moment, des hypothèses ne sont formulées qui ne puissent être justifiées par les expériences menées au cours de l'étude elle-même.

Aucun classique ne peut être dépassé, voire remplacé, par une présentation théorique, aussi bonne soit-elle. La fraîcheur, la richesse, la profondeur et l'originalité de la présentation originale sont une source inépuisable d'inspiration et de découvertes. Ainsi, ce livre ne peut et ne doit pas remplacer l'original – au contraire, il doit aider à l'approfondir et à l'élargir. (Pour la compréhension que Steiner avait lui-même de son ouvrage *La philosophie de la liberté*, voir les remarques du chapitre 15.)

J'espère ainsi que les lectrices et lecteurs, en suivant les chemins de la prise de conscience présentés ici, se sentiront invités à acquérir une relation différenciée, approfondie et indépendante aux résultats de la connaissance me et spirituelle présentés dans l'ouvrage *La philosophie de la liberté*. En ce sens, le présent travail souhaite



servir à une compréhension et une reconnaissance approfondies ainsi qu'à une interprétation appropriée de cet ouvrage. La boucle est ainsi bouclée : l'ouvrage *La philosophie de la liberté* est à la fois le point de départ et l'objectif du présent travail. Il faut d'abord dépasser les détails de l'apparence concrète de cet ouvrage pour en re-développer le contenu de manière indépendante et ainsi en atteindre le cœur : l'idée et la réalité de l'être humain libre.

L'un des principaux objectifs de la recherche visant à établir un fondement scientifique de l'anthroposophie consiste à exposer clairement et précisément ses bases épistémologiques et pratiques, mais aussi à établir un lien compréhensible et justifié pour chacun avec certaines conclusions essentielles issues de cette science de l'esprit. Nous tenterons ici les deux choses : la présentation fondée sur la pensée intuitive et ses réalisations dans la connaissance et l'action a des conséquences profondes sur la conception et la signification, entre autres, du « bien » et du « mal », de la responsabilité, de la communauté, du développement individuel, de la prise de conscience et de la réincarnation.

Un individu qui se comprend lui-même, en particulier celui qui comprend le principe de la pensée auto-consciente, de la connaissance et de la vérité, ne peut exiger ou revendiquer pour les autres individus (ou même pour lui-même) une validité absolue de ses idées qui dépasse la mise en œuvre de la pensée correspondante. Car ses idées dépendent de l'actualité et de la (in)communicabilité de la prise de conscience individuelle. En d'autres termes, les processus de conscience au sens de la prise de conscience de la loi de sa propre activité de pensée dans la connaissance et l'action doivent être strictement

9

distingués de leur présentation linguistique ou écrite. On peut rendre compte et raconter une telle exécution. Aucune forme de représentation ou de description de l'événement original, du contenu original de l'expérience, n'est identique à l'original. L'exécution elle-même n'est en aucun cas communicable, présentable ou représentable en tant que telle, mais au mieux, sur la base d'un bon rapport, compréhensible, réactualisable. Ainsi, les rapports sur les processus de prise de conscience et de connaissance – comme celui-ci – ont pour fonction première d'inciter d'autres individus pensants à penser et à connaître consciemment. Toute autre prétention à la valeur (validité) et à la vérité n'est pas justifiable.

1.2 Contenu et méthode

Ces travaux sont axés sur la théorie (légalité/légités), la pratique (exercice) et les applications de la pensée pure. La pensée pure est d'abord exercée, puis examinée à l'aide de la méthode d'observation (psychique/d'âme et spirituelle), développée pour aboutir à la pensée intuitive et à la prise de conscience intuitive de soi-même/à l'intuitif devenir conscient de son soi, et enfin/finalement révélée/posé ouvert dans sa fonction dans le processus de connaissance et de liberté. Cette voie a été choisie car une explication de l'être humain et du monde ne peut se passer de la pensée et qu'il est donc indispensable d'aborder la pensée de manière approfondie, fondée en soi et sans autres conditions préalables, si l'on veut atteindre un terrain solide. De



plus, à ma connaissance, aucune étude approfondie n'a été consacrée récemment à la pratique, aux applications et aux détails légaux/particularités de la légité/des lois de la pensée pure. Même dans *La philosophie de la liberté* de Steiner, l'ouvrage principal sur les fondements philosophiques de la science de l'esprit anthroposophique, l'étude de la pensée pure occupe une place relativement modeste.

La décision de mettre la pensée pure et intuitive au premier plan de la réflexion a certaines conséquences sur la méthode et le contenu de cet ouvrage, qu'il convient de souligner afin d'éviter tout malentendu.

Étant donné que le point de vue de la pensée, de l'expérience de la pensée et de l'application de la pensée à d'autres domaines est au premier plan de toutes les recherches, le style de ce travail doit être axé sur la logique, la systématique, la clarté conceptuelle et la transparence. Cela contraste avec la diversité, la richesse et la complexité de l'expérience et de la vie individuelles, qui ne sont guère exprimées ici. Bien que ce travail ne soit expressément pas une étude purement conceptuelle, mais plutôt un ensemble d'idées/de vues tirées de l'expérience de la pensée, de la connaissance et de l'action, le traitement conceptuellement clair de cette diversité d'expériences prime sur une description détaillée et une caractérisation générale de celles-ci. Ce qui m'importe, ce sont les structures fondamentales, et non un panorama

10

complet des phénomènes de la pensée, de la connaissance et de l'action. Je considère que l'élaboration des structures fondamentales élémentaires des processus de pensée, de connaissance et d'action est l'une des plus grandes prestations de Steiner, que je souhaite transmettre.

Cette intention explique pourquoi je me concentre sur les caractéristiques élémentaires, paraissant parfois peut-être trop simples, des lois/légités fondamentales de la connaissance, de la pensée, de la prise de conscience, du développement, etc. On peut facilement objecter que tout cela serait en réalité beaucoup plus compliqué. Cela peut effectivement être vrai dans certains cas. Et pourtant, la découverte des structures élémentaires de la pensée, de la connaissance et de la liberté fait partie des expériences les plus réjouissantes, les plus libératrices et les plus profondes qui soient. Il me tient à cœur de transmettre ces expériences sous une forme conceptuelle-intellectuelle/pensante claire. Et si, dans la formation des idées, quelque chose semble trop simple, on a au moins l'avantage de savoir précisément ce que l'on peut penser de concepts aussi fondamentaux que la liberté, l'intuition, le développement/l'évolution et la prise de conscience. Si, au fur et à mesure de l'avancement des recherches, il devait s'avérer que certaines approches conceptuelles étaient trop simples ou trop naïves, on dispose au moins d'un point de départ solide à partir duquel il est possible de prendre des mesures concrètes pour élargir et approfondir la compréhension des lois concernées. L'ouverture au développement et à l'élargissement des connaissances ne s'oppose à la clarté, à la précision et à la transparence de la vie des pensées que si l'on s'en tient à des concepts une fois qu'ils ont été définis. Cela ne correspond toutefois pas à la nature de la pensée pure (intuitive), qui se tourne toujours renouvelée vers ses objets et reste ainsi ouverte à toutes sortes de développements grâce à son actualité.



À l'exception des observations sur la pensée et le moi dans les chapitres 4 et 6 ainsi que de la théorie de la représentation dans le chapitre 10, je n'ai pas abordé de manière systématique les aspects psychologiques de la pensée et de sa préparation, y compris les mesures d'hygiène d'âme. Il manque ainsi, entre autres, des études détaillées sur les étapes préliminaires de la pensée pure (associations, représentations, structure et signification des idées qui nous viennent et des pressentiments, aspects psychologiques de la logique formelle, etc.), sur les préparatifs, les formes préliminaires et les outils/moyens d'aide de la connaissance/du connaître (émerveillement, respect, patience, dévouement, soumission, impartialité, absence de préjugés, positivité, persévérance, sérénité, etc.) ainsi que sur les étapes préliminaires de l'action libre dans le domaine de la formation des motivations (idées fixes, autorité et conscience, réflexions et motivations principales) et dans le domaine du développement des moteurs/motivations (pulsion, tact, sentiment comme moteur, expérience pratique).

Outre des considérations pratiques relatives à l'étendue et à la clarté de cet ouvrage, ce sont surtout des aspects systématiques qui ont joué un rôle prépondérant dans la délimitation du thème. Le caractère unilatéral et général qui en résulte a été accepté

11

au profit de la clarté et de la linéarité du raisonnement, orienté vers l'objectif de l'individu agissant librement. De plus, la présentation des aspects psychiques de la pensée, de la connaissance et de l'action nécessite d'abord un développement approfondi des structures fondamentales inhérentes au domaine spirituel. En effet, les aspects psychologiques sont *des formes de manifestations* d'âme et *des phénomènes accompagnant* ces faits spirituels fondamentaux ; ils ne peuvent donc être étudiés de manière appropriée que lorsque ces domaines spirituels ont été élevés à un devenir conscient clair. Ce travail jette ainsi les bases solides d'une psychologie orientée anthroposophiquement spirituelle-scientifique du processus de la pensée, de la connaissance et de la liberté. Une telle psychologie systématique, fondée sur la pensée intuitive, doit en premier encore être élaborée.

C'est pour ces raisons que l'on ne trouve pas dans le présent ouvrage une grande partie de ce qui est évoqué ou développé dans *Die Philosophie der Freiheit* (*La philosophie de la liberté*) au sujet des phénomènes d'âme. C'est aussi pour cette raison qu'il ne remplace pas ce classique : seuls quelques thèmes centraux sont abordés et de nombreux aspects supplémentaires ou connexes sont laissés de côté. Cela peut donner l'impression que la présentation donnée ici manque de richesse/plénitude et de réalisme/proximité à la vie. Cela n'est vrai que si l'on cherche la vie et la richesse uniquement en dehors de la pensée.

Steiner a souvent écrit et parlé de son ouvrage *La philosophie de la liberté*, établissant aussi des liens concrets avec son œuvre ultérieure, qui s'étendent jusqu'aux dimensions christologiques (voir les références bibliographiques au chapitre 15). Je ne peux pas aborder ici une grande partie de ces références, car je ne traiterai que des thèmes qui relèvent de mon expérience directe. Cela ne signifie pas que je considère ces références comme insignifiantes ou que je les rejette, mais simplement que mon intention première n'est pas de rendre compte des conclusions d'autres personnes pour lesquelles je ne dispose pas encore d'une base d'expérience suffisante qui dépasse la compréhension purement pensante.



Lorsque je fais référence à des conférences ou publications ultérieures de Steiner, je cherche à les éclairer à partir des points de vue développés dans l'ouvrage *La philosophie de la liberté*, à les intégrer de manière appropriée dans le contexte expérientiel et conceptuel de cet ouvrage et à les justifier. D'après mon expérience, cette approche s'est avérée très fructueuse, car elle permet d'exploiter de précieuses pistes pour traiter de manière autonome les résultats des recherches de Steiner dans ses exposés et publications ultérieurs. Je ne considère ni appropriée ni fructueuse l'approche inverse, qui consiste à réinterpréter « à neuf » le contenu expérientiel et conceptuel de cet ouvrage à partir des points de vue souvent très spécifiques et sélectifs des exposés ultérieurs. Car il ne faut jamais oublier que l'ouvrage *La philosophie de la liberté* englobe la justification de l'anthroposophie en tant que science de l'esprit, ancrée dans la conscience ordinaire et menant en même temps au-delà de celle-ci vers une prise de conscience active. L'inverse n'est pas vrai : il n'y a aucune affirmation dans l'ouvrage *La philosophie de la liberté* ou dans

12

aucun des autres écrits philosophiques et anthroposophiques fondamentaux de Steiner (*Introductions aux écrits scientifiques de Goethe, Principes fondamentaux d'une théorie de la connaissance de la vision du monde de Goethe, Vérité et science*) qui ne trouverait sa justification rigoureuse que dans les résultats des recherches ultérieures de Steiner. Cela n'exclut pas l'approfondissement et l'élargissement du contenu de ces ouvrages, mais bien la conviction que Steiner aurait, dans ses travaux ultérieurs, abandonné les points de vue précédemment exposés, voire les aurait relativisés ou corrigés d'une manière ou d'une autre.

La question de savoir si l'ouvrage *La philosophie de la liberté* est un manuel d'apprentissage qui conduit de manière autonome et indépendante à l'expérience et à la connaissance du monde spirituel trouve une réponse clairement affirmative. Il n'est pas nécessaire ici d'en donner une justification théorique ni de l'étayer par des citations tirées de l'œuvre de Steiner, car cela découle directement de l'analyse du contenu et des motivations de cet ouvrage présentée ici.

Pour des raisons pragmatiques et de principe, seul le développement de sa propre conscience peut être pris en compte comme horizon d'expérience pour les analyses suivantes ; le moyen d'y parvenir est *l'introspection* consciente ou, selon les termes de Steiner dans la devise du livre mentionné, « l'observation psychique selon la méthode de science de la nature ».

Tout d'abord, pour des *raisons pratiques*, il convient de se baser uniquement sur les expériences les plus facilement accessibles et les plus fiables pour la prise de conscience individuelle. Il existe toutefois des *raisons fondamentales* de privilégier l'observation de sa propre pensée. Cela contraste délibérément avec le paragraphe 14 du chapitre III de l'ouvrage *La philosophie de la liberté*, qui mentionne explicitement la possibilité de se référer aux observations d'autres personnes. Il ne s'agit toutefois que de l'élaboration pensante d'observations de la pensée pure afin d'acquérir la notion/le concept de pensée pure. À cette fin, il peut être utile de compléter ses propres observations de la pensée par des observations des processus de pensée d'autres personnes. Cela peut stimuler son propre processus de pensée à rechercher les expériences décrites et à s'en inspirer pour mener d'autres recherches.



Dès que les recherches quittent ce domaine et entrent dans la phase de justification systématique de la science de la pensée, d'autres points de vue doivent être pris en considération. (1) Les rapports de seconde main ne peuvent être acceptés qu'en se fiant au messager ; or, la confiance n'a pas sa place dans le domaine de la connaissance. (2) Si l'expérience de la pensée sous forme d'observation doit être étendue à l'expérience du je sous forme d'observation, cela ne peut se faire qu'à partir des observations de sa propre pensée. (3) Si l'on vise à transformer la prise de conscience observatrice de la pensée pure en prise de conscience intuitive, seule notre propre expérience peut être prise en considération, car l'intuition est un processus expérientiel purement individuel qui ne peut être remplacé par aucun rapport sur une telle expérience. – Pour ces raisons, il est judicieux de se référer dès le début uniquement à l'expérience individuelle de la pensée.

13

1.3 Structure

La partie II : Prise de conscience peut être traitée indépendamment, sans tenir compte de *la partie I : Introduction* et de *la partie III : Compléments et commentaires*. Elle contient l'essence même de l'ensemble du livre.

Dans la partie I, *le chapitre 1 : Intention et édification* décrit les conditions plus factuelles de la création de ce livre, tandis que *le chapitre 2 : Personnel-Impersonnel* décrit les conditions plus individuelles.

La partie III, *chapitre 15 : Remarques et compléments*, contient des remarques et explications supplémentaires ainsi que quelques références bibliographiques. Les compléments de contenu sont signalés explicitement dans le texte et les références bibliographiques sont marquées d'une *. Ces deux types de remarques ne sont pas indispensables à la compréhension du texte et peuvent être ignorés lors d'une première lecture. Enfin, le chapitre 16 : *Commentaire* contient des références aux sections de ce livre concernant des explications individuelles dans l'ouvrage *La philosophie de la liberté*, ainsi que des explications plus détaillées sur des passages sélectionnés de cet ouvrage. Les chapitres 15 et 16 ne sont pas nécessaires à la compréhension des explications de la partie II. La plupart des notes ne supposent pas non plus une connaissance de l'ouvrage *La philosophie de la liberté*, mais sont des explications du texte principal. *L'index* thématique prend en compte tous les chapitres du livre, y compris les notes du chapitre 15 et les commentaires du chapitre 16.

Tableau 1.1 : Interdépendance des chapitres et des parties

14

Les chapitres centraux de la partie II sont le chapitre 4 : *Prise de conscience de la pensée*, le chapitre 6 : *Expérience du je et intuition du je*, le chapitre 9 : *Intuition épistémique* et le chapitre 11 : *Intuition morale*. Alors que les chapitres 4 et 6 mènent de la prise de conscience par l'observation à la prise de conscience intuitive de la pensée et du je, les chapitres 9 et 11 développent les deux principales applications de la pensée intuitive dans la connaissance et l'action. Le chapitre 5, difficile, peut être ignoré/sauté lors d'une première lecture.

Les autres chapitres de *la partie II : Prise de conscience* s'articulent autour des cha-



pitres centraux de la manière suivante (voir tableau 1.1). *Le chapitre 3 : Pensée pure : expérience et concept* est une introduction au chapitre 4 avec des exemples pratiques et des exercices. *Le chapitre 5 : Intuition conceptuelle* : forme et contenu de la pensée comprend d'autres différenciations et approfondissements de l'intuition conceptuelle introduite au chapitre 4, qui constituent la base de certaines explications dans les chapitres 6 à 8 suivants. *Le chapitre 7 : Étapes de la prise de conscience* et *le chapitre 8 : Idée et réalité de l'intuition* sont des chapitres de transition qui résument et poursuivent les étapes de la prise de conscience présentées dans les chapitres 4 à 6, tout en préparant la présentation du développement de la pensée intuitive dans la connaissance au *chapitre 9 : Intuition épistémique et de l'action libre* au *chapitre 11 : Intuition morale*. *Le chapitre 10 : Imagination et perception* est en fait un chapitre sur la psychologie de la connaissance, qui est intégré ici en raison de l'importance du sujet, bien qu'il sorte quelque peu du cadre. Il peut être ignoré lors d'une première lecture sans perte de continuité.

Les contenus du *chapitre 12 : Responsabilité et communauté*, *chapitre 13 : Prise de conscience et développement*, tout comme *chapitre 14 : Réincarnation et destin* englobent les conséquences des chapitres centraux 4, 6, 9 et 11.

1.4 Remarques pratiques

Steiner utilise le terme « penser » de différentes manières. Selon le contexte, il peut notamment prendre le sens de « reconnaître », dans le sens où il établit un lien entre le contenu d'une observation et le contenu d'une pensée. Ce n'est pas le cas dans le présent texte. Le terme « penser » est ici utilisé exclusivement pour désigner l'activité et le contenu de la formation de concepts, pour désigner la pensée purement active. Les sections 7.4 et 9.1 traitent plus en détail de la différence entre penser et reconnaître.

Les termes/désignations « concept », « idée », « contenu de la pensée » et « contenu de l'intuition » sont essentiellement utilisés comme synonymes, en particulier aucune distinction n'est faite entre « concept » et « idée ». Le terme « concept » ne désigne à aucun moment la désignation, le terme, d'un contenu de la pensée. Les expressions « loi » ou « légalité/légité » sont utilisées lorsqu'il s'agit de souligner le caractère particulier d'un contenu de la pensée, en laissant essentiellement de côté la forme sous laquelle il est pensé.

15

Le terme « monde », utilisé à plusieurs reprises sous différentes variantes telles que réalité mondiale, ensemble mondial, réalité, monde en devenir et monde devenu, etc., ne désigne rien d'autre que le contenu de l'expérience, c'est-à-dire ce que rencontre l'être humain qui agit en tant que sujet connaissant ou agissant. En d'autres termes, il s'agit du *contenu* de la perception au sens le plus large, sans tenir compte de la *forme* conditionnée par l'individu humain. Il ne s'agit donc pas de faire référence au monde « total », « entier » – quoi que cela puisse signifier –, mais à l'ensemble du contenu de la perception et de l'expérience concrètes de l'individu concerné, qui est en constante évolution.

Pour plusieurs raisons, nous avons renoncé à aborder l'histoire de la conscience, à



présenter et analyser d'autres conceptions de la connaissance et de la liberté, à discuter d'autres approches interprétatives et à comparer les 1^{re} et 2^e éditions de l'ouvrage *Die Philosophie der Freiheit* (*La philosophie de la liberté*). La deuxième édition de 1918 sert de base à l'étude de cet ouvrage. Cela signifie entre autres que seules quelques références à une littérature secondaire sélectionnée sur cet ouvrage sont mentionnées. Si j'avais dû les traiter et les discuter dans leur intégralité, ce livre n'aurait pas vu le jour. Seules les œuvres qui ont joué un certain rôle dans mon propre traitement de ce sujet sont mentionnées.

16

2. Personnel-impersonnel

2.1 Antécédents

La conception et l'élaboration de la première ébauche de cet ouvrage ont été motivées par l'invitation de Thomas Kracht, de l'Institut Friedrich von Hardenberg pour les sciences culturelles à Heidelberg, à participer à un groupe de travail sur l'œuvre *La philosophie de la liberté* de Rudolf Steiner. Dans une contribution orale, j'ai alors présenté en octobre 2001 mes pensées sur la parenté structurelle entre l'intuition de connaissance (intuition épistémique) et l'intuition morale. Dans la discussion qui a suivi, nous nous sommes principalement penchés sur la question de savoir quelle était la forme et le contenu de l'intuition et comment elle pouvait être atteinte ; le contenu proprement dit de ma contribution n'a guère été abordé. Cela m'a fait comprendre que j'aurais dû mettre l'accent ailleurs dans ma contribution. Il m'a donc fallu, d'une part, développer par écrit les idées que j'avais avancées et, d'autre part, accorder davantage d'attention à la présentation détaillée du cheminement vers l'intuition conceptuelle sur la base des observations de la pensée. C'est ainsi qu'une première version de ce travail a finalement été rédigée à la fin de l'année 2002 et au début de l'année 2003. Elle comprenait des parties des chapitres 4, 6, 8, 9 et 11 actuels ; tout le reste a été ajouté par la suite. Cette première ébauche a été remise à divers amis et connaissances, dont certains m'ont fait part de leurs commentaires écrits détaillés, notamment Reinhardt Adam, Peter Heusser, Mario Matthijsen et Michael Muschalle.

Le motif du groupe de travail de Heidelberg, dirigé par Thomas Kracht, de consacrer la majeure partie de deux réunions de week-end à l'élaboration commune du manuscrit a été une source de joie particulière et a motivé la poursuite du travail concret sur ce manuscrit. L'intensité du travail et de la réflexion lors de ces discussions a été extraordinaire et a élargi certaines de mes perspectives. Une partie de ces réflexions a été intégrée dans la nouvelle version. Grâce à ces suggestions et à d'autres provenant de mon groupe de travail d'Arlesheim et d'un séminaire à la maison d'études Rüspe, où nous avons également travaillé ensemble sur ce manuscrit, ainsi que d'une intense session de travail avant Noël 2003 avec André Bleicher, Jean-Marc Decressonnière et Wolfgang Rau, ont révélé certaines partialités, des formulations ambiguës et trop succinctes dans le texte original, qui ont nécessité une révision complète. Presque aucun passage n'a été épargné, de sorte que la version actuelle n'est guère comparable à l'ancienne.



Les racines de ce travail remontent bien sûr beaucoup plus loin dans le passé. En parcourant quelques notes datant d'autrefois, je me suis rendu compte que je portais en moi depuis longtemps déjà bon nombre des idées fondamentales. À l'époque, je ne me serais toutefois pas senti capable de les coucher sur papier ou de les développer

17

de manière concrète, car trop de questions et de détails restaient en suspens et certaines « idées » déjà formulées étaient plutôt de nature spéculative. Si j'ai finalement abouti à ce résultat, c'est grâce à une étude longue, continue et répétée des écrits philosophiques et anthroposophiques fondamentaux de Steiner*, en particulier l'ouvrage *La philosophie de la liberté*, qui m'a permis de condenser progressivement les expériences et les idées qui ont rendu ce livre possible.

Trois facteurs ont été déterminants dans ma prise de conscience personnelle. Premièrement, je suis tellement attaché au problème de la connaissance et de la liberté, les deux questions fondamentales soulevées dans la « Préface à la nouvelle édition de 1918 » de l'ouvrage *La philosophie de la liberté*, que leur étude est pour moi une nécessité vitale. Deuxièmement, j'ai eu et j'ai encore dans ma vie de nombreuses occasions d'étudier, d'expliquer et d'approfondir ces questions dans des séminaires et des groupes de travail à partir des écrits philosophiques et anthroposophiques fondamentaux de Steiner. Troisièmement, peu après la fin de mes études universitaires, j'ai rencontré le philosophe Werner A. Moser (1924-2003) de Bâle, à qui je dois plus, sur le plan philosophique et anthroposophique, qu'à toute autre personne que j'ai rencontrée jusqu'à présent.

C'est auprès de Werner A. Moser que j'ai découvert pour la première fois, en toute clarté et avec toutes ses conséquences, *la pratique de la science de la pensée et de la connaissance*. Grâce à lui et avec lui, j'ai fait l'expérience concrète que le processus de pensée peut, dans une bien plus large mesure, contribuer à des connaissances rigoureusement et clairement fondées (et non seulement spéculatives ou théoriques) à partir d'expériences (psychiques et spirituelles) directement perceptibles par les sens. que les phénomènes naturels perceptibles par les sens. Je connaissais déjà dans une certaine mesure la pratique de la pensée grâce à mes études de mathématiques et de science de la nature, je pouvais donc m'appuyer sur une base qui allait avoir une grande importance pour la suite. Et pourtant, il me manquait jusqu'alors l'élément décisif : la prise de conscience critique de la pensée initialement exercée de manière naïve. Werner Moser ne s'intéressait guère aux associations d'idées complexes, au contraire, il explorait sans cesse l'expérience concrète de la pensée à partir des concepts les plus élémentaires et la transformait en conscience active, c'est-à-dire en prise de conscience. Werner Moser incarnait pour moi, comme nul autre, l'empiriste de la pensée, qui ne laissait passer rien de ce qui reposait sur de simples spéculations ou des constructions subjectives, mais qui, de manière cohérente et en se répétant mille fois, renvoyait au fondement de la compréhension dans *l'expérience/le vécu* de la pensée.*

La lumière qui m'est apparue au début des années 80, lors de ma collaboration avec Werner Moser, d'abord en tant que participant à ses séminaires, puis en tant que collaborateur de l'Institut Troxler à Bâle, dont il était le cofondateur, a toutefois mis de nombreuses années à se déployer et à briller de son propre éclat. Bien que je n'aie



jamais participé avec lui à une étude de l'ouvrage de Rudolf Steiner, *La philosophie de la liberté*, la méthode de cet ouvrage est devenue, dans ses séminaires, ma patrie du penser.

18

En conclusion personnelle de mon étude des écrits philosophiques et anthroposophiques fondamentaux de Steiner, en particulier de son œuvre majeure *La philosophie de la liberté*, je tiens à souligner que c'est tout de suite le travail intensif sur cet ouvrage, poursuivi au-delà de mes années d'études et tout au long de ma vie, qui a porté ses fruits. Celui qui reporte l'étude des questions de la connaissance et de la liberté à la quatrième période de vie et s'en tient là n'a pas compris l'essence même de la réflexion sur ces questions. Elle ne réside pas dans l'acquisition de connaissances ou la prise de conscience de solutions qui ne seront ensuite qu'appliquées à l'avenir, mais dans l'exercice continu et répété de capacités sur les structures fondamentales du processus de pensée, de connaissance et de liberté.

Pour finir, je tiens à remercier les personnes qui ont aussi relu attentivement la deuxième version et contribué à l'élaboration de la version finale par leurs suggestions sur le fond et la forme : Reinhardt Adam, Stefan Brotbeck, Gerlinde Schultz et Thomas Kracht. Les remarques de Stephan Baumgartner m'ont notamment poussé à me dépasser dans la phase finale. Je tiens à remercier tout particulièrement Barbara Dietz, qui m'a fait le cadeau d'une relecture minutieuse et m'a ainsi aidé à mettre la langue allemande au service de la pensée jusque dans ses moindres subtilités. La responsabilité du contenu et du style de la version finale m'incombe bien entendu entièrement.

2.2 Rapport d'atelier

Sur le plan méthodologique, les chapitres centraux 4, 6, 9 et 11 de cet ouvrage constituent une rétrospective de la prise de conscience intuitive de la pensée et de la connaissance acquise dans le chapitre IX de l'ouvrage *Die Philosophie der Freiheit (La philosophie de la liberté)* sur le cheminement de la partie I, « La science de la liberté », et son transfert dans la partie II, « La réalité de la liberté ».

Il y a quelques passages dans l'ouvrage *La philosophie de la liberté* qui m'enthousiasment toujours autant par leur profondeur, leur concentration, leur précision et leur portée, et qui s'avèrent pour moi être des passages clés pour une compréhension plus approfondie de l'ensemble de l'ouvrage (voir à ce sujet les explications relatives à ces paragraphes au chapitre 16). Il s'agit en premier lieu de l'« Addendum à la nouvelle édition (1918) » du chapitre VIII et des cinq premiers paragraphes du chapitre IX, en particulier les paragraphes 4 et 5, ainsi que du « 1er addendum à la nouvelle édition (1918) » du chapitre « Les conséquences du monisme ». Dans le premier supplément, le passage de la conscience observationnelle à la conscience intuitive est accompli. Il s'agit du pivot, de l'hypomochlion, qui relie la première partie à la deuxième partie de l'ouvrage *La philosophie de la liberté*. D'une part, elle culmine dans la compréhension de la structure de la pensée et, d'autre part, la pensée ainsi comprise s'avère être un acte libre et fournit ainsi la base spirituelle empirique de la deuxième partie



du livre, « La réalité de la liberté ». Ce dernier aspect est présenté de manière concentrée, rétrospectivement et de manière synthétique, dans le deuxième « addendum » mentionné.

Le quatrième paragraphe du chapitre IX expose les fondements physiques et psychiques de l'observation de la pensée et l'autonomie de l'intuition de la pensée. Le cinquième paragraphe élargit cette réflexion à l'observation du je (appelé ici « conscience du je ») et à l'intuition du je (appelée ici simplement « je »). Cela a été pour moi la clé de la représentation parallèle du cheminement de l'observation de la pensée à l'intuition de la pensée (chapitre 4) et du cheminement de l'observation du je à l'intuition du je (chapitre 6).

Au fil de l'ouvrage *La philosophie de la liberté*, on peut donc observer une évolution claire des différents niveaux de prise de conscience, qui mène de l'activité naïve de la pensée à la réflexion sur la pensée dans un état exceptionnel (contemplation réfléchie des observations de la pensée, prise de conscience observatrice de la pensée) jusqu'à la prise de conscience intuitive de la pensée. À ce stade, la compréhension intuitive actuelle de la pensée est en même temps vécue comme la réalisation d'un acte de liberté. Cela justifie empiriquement la poursuite du développement de la liberté dans la deuxième partie, « La réalité de la liberté ». Parallèlement au développement de la prise de conscience de la pensée, la prise de conscience du moi se déploie de manière un peu plus cachée dans ses différents stades de développement, dans la mesure où elle apparaît dans le cadre de la pensée intuitive. Sous sa forme intuitive, cela offre la preuve certaine de l'indépendance des impulsions volitives individuelles par rapport aux influences extérieures (comme intérieures), en particulier par rapport à l'organisation physiologique et psychique de l'être humain dans son ensemble.

Des passages clés supplémentaires, avant tout pour une saisie plus précise de la structure d'observations du penser et du caractère de la conscience, plus exactement du devenir conscient, sont le premier paragraphe du chapitre III tout comme les paragraphes 5 et 6 du chapitre IV. Dans le premier, l'essence et le résultat de l'observation du penser sont développés dans tous les détails exemplairement, et dans les paragraphes mentionnés du chapitre IV, présenté comme cas particulier de la conscience générale (du devenir conscient général) le devenir soi conscient développable à des observations du je pensant, cela signifie le devenir conscient d'observations du je.

Une contemplation comparative de l'évolution conceptuelle de la première et de la deuxième partie de l'ouvrage cité révèle une profonde parenté structurelle entre connaître et agir. Dans l'idéal, ces deux activités reposent sur l'intuition. Dans un cas, l'intuition est épistémique par rapport à son jugement sur le monde perceptible, dans lequel elle s'inscrit dans un contexte/pendant universel. Dans l'autre cas, l'intuition est intégrée moralement dans une inclination active de l'humain vers le monde phénoménal devenu et en devenir, ce par quoi l'humain intervient concrètement dans les événements mondiaux grâce à l'individualisation des

principes généraux. Le parallélisme/la parallélité va plus loin : comment contenu de



connaissance et la réalité du monde se tiennent concrètement l'un à l'autre, fait la vérité (conformité à la réalité) ou la fausseté/non-vérité d'un jugement cognitif/de connaissance. Le rapport concret d'une intuition morale et la réalité du monde devenu et en devenir, dans laquelle elle doit se réaliser, détermine si l'action libre correspondante sera « bonne » ou « mauvaise ». Dans les deux cas, l'imagination/la fantaisie joue un rôle décisif pour combler le fossé entre l'intuition et l'expérience du monde.

Le parcours, l'interprétation et la comparaison répétées de passages de textes dans les ouvrages scientifiques de Steiner, en particulier de ses écrits philosophique-anthroposophiques fondamentaux, m'ont notamment permis de tirer les conclusions/vues suivantes. De nombreuses apparentes unilatéralités, contradictions ou ambiguïtés/non-clartés se résolvent lorsque l'on peut se rendre clair le point de vue que Steiner a adopté dans les passages concernés. Cela est toutefois rendu difficile par le fait que Steiner indique rarement explicitement le point de vue qu'il adopte. On doit le déduire du contexte et du cours du développement de l'ouvrage correspondant (pour des exemples, voir le chapitre 16).

D'après mon expérience, cette méthode permet de résoudre la plupart des problèmes d'interprétation difficiles dans les textes *scientifiques*. Il existe toutefois une circonstance grave de nature fondamentale supplémentaire : il n'y a généralement aucune interprétation ou explication univoque d'un passage, (presque) toute analyse de texte atteint à un moment donné ses limites. Une tentative d'interprétation objective et exhaustive aboutit dans la plupart des cas à plusieurs variantes possibles du contenu d'un passage donné. À mon avis, il n'est pas possible de se prononcer pour ou contre une ou plusieurs de ces interprétations possibles d'une formulation linguistique de cette manière, c'est-à-dire par une interprétation pleine de fantaisie continue. La décision finale ne peut être prise que par l'expérience et la connaissance individuelles, c'est-à-dire dans le cadre du champ d'expérience auquel le passage en question tente de faire référence et qui peut seulement être vécu individuellement et rendu actuellement pénétrable. Il peut alors s'avérer que plusieurs interprétations possibles soient objectivement correctes, en fonction de l'étendue de l'horizon d'expérience et d'idées pris en compte. Cela ne rend pas superflu ni inutile un travail d'interprétation solide des passages difficiles, bien au contraire. Plus les variantes possibles sont examinées en profondeur, plus on dispose de matière pour se plonger dans l'expérience individuelle et mettre en œuvre sa propre connaissance. En résumé : si j'interprète autant que possible, je pense et connais autant que possible.

21
22

Partie II

Prise de conscience

23

3. Pensée pure : expérience et concept



Ce chapitre met du matériel à disposition pour une concrète préparation des chapitres suivants, lesquels présupposent une certaine expérience de la pensée pure. Chaque être humain a une pratique élémentaire de la pensée, mais il est important de continuer à la cultiver avec un intérêt sincère et de la persévérance. Ceux qui estiment déjà posséder cette pratique dans une mesure suffisante peuvent sauter ce chapitre et passer directement au chapitre 4. Ceux qui peuvent et veulent acquérir cette pratique approfondie ailleurs, par exemple à l'aide de contenus mathématiques ou de textes de grands philosophes, peuvent également se passer de ce chapitre : il ne prétend pas être la seule introduction appropriée à la pensée pure. Il est en tout cas utile que les exercices et réflexions proposés ici sur la pratique de la pensée soient complétés et approfondis par d'autres présentations.*

Ma propre réflexion sur les concepts et les idées, c'est-à-dire sur les contenus de la pensée pure, m'amène à conclure qu'ils ont une réalité qui leur est propre, indépendante de l'être humain. Chaque être humain peut entrer en contact avec cette sphère d'existence/d'être-là purement spirituelle, enrichissant et fécondant profondément l'expérience, la connaissance et l'action humaines, par la pensée pure. On doit toutefois être clair sur ce que la pensée pure diffère fondamentalement de la pensée normale de tous les jours. Les explications suivantes et leur suite au chapitre 5 devraient conduire à une expérience personnelle compréhensible de la nécessité intérieure et de l'existence des contenus, et à une prise de conscience/un devenir conscient de l'activité de la pensée pure.

Aperçu et résumé : pour s'exercer à la pensée pure et la saisir, il est utile de se poser des questions concrètes sur les possibilités et la portée de cette pensée. La pensée pure peut être expérimentée et exercée pour autant qu'elle peut être distinguée du représenter et des phases préparatoires que sont la mémoire, les idées qui nous viennent, les habitudes, etc. Les concepts généraux tels que la partie et le tout, l'analyse et la synthèse, etc. mènent le plus directement à des expériences de pensée pure. Cette expérience de pensée révèle la nécessité intrinsèque de lois/légités, c'est-à-dire de contenu de concepts ou d'idées, et la rencontre avec leur être non actif en soi, reposant en soi, immuable et invariable.

3.1 Questions et expériences antérieures

Chaque être humain porte en lui une disposition au penser. Elle est la condition préalable à un affrontement avec le penser ; sans cette disposition, à l'être humain, le penser pourrait ni devenir problème, ni s'occuper avec ce problème. La question n'est donc pas : comment l'être humain acquiert cette disposition, mais comment il la cultive/soigne et déploie ainsi qu'elle soit développée plus loin à une compétence/faculté.

25

La fécondité d'un soin du penser dépend de l'intensité avec laquelle en est ressentie la nécessité. En d'autres termes, elle dépend de l'attitude, des questions que l'on se pose sur son propre penser ou sur la pensée absolument. Est-ce que je ressens le besoin d'une pensée non formée si fortement que je dois y remédier ? Le besoin d'une pensée forte et sûre est-il en moi aussi puissant que les besoins vitaux que sont la



faim et la soif après une longue privation ? Quelle est l'intensité de mon désir de liberté, d'autonomie intérieure et de rencontre avec mon essence profonde ? Quelle est la force de mon amour pour un approfondissement constant de la connaissance et de la vérité ? Chaque individu ne peut répondre à ces questions que pour soi-même. Mais chaque être humain peut se lancer dans une quête intérieure de ces besoins qui ne reposent souvent pas à la surface de la vie.

Ce n'est qu'après avoir découvert et ressenti l'importance existentielle de ces besoins que l'on pourra s'y consacrer avec suffisamment d'intensité. Une première étape vers cette découverte peut consister à reconnaître que la recherche du sens, de la nécessité de cultiver la pensée, présuppose déjà cela : j'ai besoin de ma pensée pour prendre conscience du problème et continuer à m'y intéresser. Quelle que soit la conclusion à laquelle j'arrive, mes résultats et les conséquences que j'en tire pour ma vie dépendent de ma familiarité avec les possibilités et les limites de la pensée. La certitude ou l'incertitude d'une décision repose sur la mesure dans laquelle je fais confiance ou reconnais à ma pensée absolument une faculté de décision – et je ne peux prendre à nouveau une telle décision qu'avec la pensée.

Sur ces chemins, on rencontre toujours de nouveau la propre pensée. Peut-elle se fonder et s'éclairer soi-même ?

On arrive à une conclusion très similaire lorsque le regard en quête d'orientation ne se tourne pas uniquement vers son for intérieur, mais aussi vers les multiples faits, affirmations et connaissances ou souvenirs préconçus reçus de l'extérieur. Comment puis-je les aborder, les évaluer ? Existe-t-il ici une orientation sûre, ou seulement des opinions et des traditions ? Quel est le chemin vers la sécurité/sûreté dans la pensée ? Il devient rapidement clair que ces questions nous confrontent à nouveau, immédiatement et inévitablement, à notre propre pensée. Peut-on trouver ici un fondement solide ? Existe-t-il un moyen de sortir du cercle vicieux apparent de la pensée qui se rencontre et se reflète sans cesse elle-même ?

On rencontre des expériences et des difficultés parents lorsqu'on aborde le domaine de l'autonomie intérieure, de la liberté de pensée et d'action, sous l'angle de la considération psychique/d'âme et spirituelle. Par quels moyens reconnais-je tous les facteurs

26

dont je dépends, ou plutôt, puis-je les saisir pleinement ? Puis-je me décider de manière autonome quelque chose et porter cette décision de manière autonome ? Dès que l'on constate que chaque décision consciente, chaque prise de décision indépendante, chaque définition d'objectif consciente a trait à sa propre pensée, on est à nouveau rejeté à la même question. Puis-je évaluer/juger ma propre autonomie ou même la prouver ? Qui d'autre pourrait le faire ? Une prise de conscience radicale est nécessaire. Seule elle peut inverser la détresse intérieure face aux incertitudes de la connaissance et à l'apparente arbitraire de l'action.

3.2 Préparations et exercices préliminaires

Si on a expérimenté la nécessité d'une confrontation avec la pensée dans un combat intérieur, ainsi se pose vite le problème suivant : en quoi consiste penser, car maintenant en fait, que peut-on, que doit-on comprendre là-dessous ? Cette question ne



devrait pas être abordée de manière théorique ici, mais empirique, sur la base d'observations et expériences d'âme et spirituelles propres. Ce qui sera traité de manière plus illustrative et introductive dans ce chapitre, sera repris une fois de manière plus systématique dans les chapitres suivants.

Lorsque l'on cherche après des particularités caractéristiques du penser tel qu'il est réellement vécu, deux aspects viennent à l'avant plan qui nous mènent aussitôt à la nature interne de la pensée : l'activité propre et le contenu vécu.

D'un côté, on lie à la pensée une expérience/un vécu auquel on participe activement, par contraste à une pure prise de connaissance de contenus d'expérience tels que les perceptions sensorielles, les affirmations d'autres personnes, les souvenirs qui surgissent spontanément, les émotions, les souhaits, etc. De l'autre côté, dans le cadre de cette activité, les contenus vécus peuvent être vécus comme quelque chose qui nous rencontre, qui a une part qui repose sur soi-même et qui porte sa propre justification en soi-même.

1er exemple : confrontation représentative et pensante avec un objet de tous les jours. Pour l'exercice présenté ici de manière exemplaire avec une tasse, divers objets peuvent être utilisés, tels qu'une cuillère, une table, une chaise, etc. Partant d'une ou plusieurs tasses concrètes ou simplement rappelées, les caractéristiques de ces tasses peuvent être mises en évidence. Il peut être utile de laisser différentes formes de tasses se fondre dans la représentation interne/intérieure («métamorphose des tasses») et d'explorer des formes supplémentaires de tasses possibles à l'aide de l'imagination/la fantaisie. Pour l'expérience/le vécu et l'appréciation/le jugement du caractère de la pensée, l'intériorité, la logique et la continuité de la séquence de pensées et de représentations sont primordiales/se tiennent à l'avant plan. Chaque pas supplémentaire est-il développé sans rupture à partir des pas précédents ? Y a-t-il un pendant entre les contenus conscients fondé sur la nature des faits de pensée et de représentation ? Y a-t-il un lien entre les contenus conscients et la nature des processus de représentation et de pensée ? Que ce soit la tasse (quelle que soit la nature de celle-ci) ou ce que l'on comprend

27

par tasse, est secondaire : ce qui compte, ce sont les relations *internes* des pensées et représentations entre elles et non pas leur relation avec des faits, des conventions ou des opinions extérieures. - Un résultat de ces recherches pourrait être le suivant : une tasse est un récipient qui peut absorber et libérer de manière contrôlée des liquides chauds, qui peut être tenu d'une main et dont on peut boire sans autre aide. La question de savoir si ces dispositions sont suffisamment complètes ou spécifiques dans un sens quelconque n'est pas pertinente ici. Il est essentiel de penser à quelque chose de concret qui ait un lien logique en soi. Explorez avec votre mémoire les tasses déjà connues et/ou créez dans le cadre de la définition d'en haut de "nouvelles" formes de tasses avec la fantaisie, ainsi on remarque bientôt que la largeur/l'étendue des variations possibles des formes de tasses concrètes est énormément grande.

Ce qui peut être pratiqué ici sont trois aspects du *représenter pensant* : la concentration sur un objet, l'extraction de pendants de caractéristiques cohérentes en soi, se portant soi-même, ainsi que le représenter de nouveaux contenus (fantaisie exacte) orienté sur ces caractéristiques, ce qui conduit à la production de compositions de



représentations inédites/jusqu'à présent non vécues/expérimentées.

Depuis des temps anciens, la forme la plus claire et la plus nécessaire de la pensée est associée/amenée en pendant à la pensée mathématique, à la méthode mathématique. À cela devrait être rattaché dans ce qui suit. On ne doit avoir aucun lien/rapport particulier (ou un intense non-rapport) avec les mathématiques pour pouvoir se servir de la fertilité de l'exercice mathématique. L'avantage des contenus de pensée mathématique élémentaire réside dans la facilité de compréhension des éléments et la clarté de leurs rapports. De plus, des exemples tirés de la géométrie, parmi lesquels le cercle est choisi ici, permettent de faire un lien direct avec le monde des représentations, dont sera tout d'abord parti ici. Sur des exemples non mathématiques sera allé dans le prochain paragraphe 3.3.

2e exemple : l'idée et la représentation du cercle. Toute personne ayant grandi dans un milieu culturel influencé par l'Occident peut se représenter un cercle et sait ce qui est pensé avec cela. Il n'est pas non plus difficile de se représenter différents cercles dans un plan et de les laisser se chevaucher de manière continue. Ici aussi, on peut rechercher des caractéristiques communes et les amener dans un pendant de pensées, par exemple comme suit : les points d'un cercle (périmètre du cercle) dans un plan sont tous à la même distance d'un point de ce plan, appelé centre du cercle. On a déjà appris cette idée à l'école, on peut peut-être encore la réciter par cœur. On ne peut cependant comprendre ce contenu d'idées qu'une fois qu'on a réussi(de nouveau) à le vivre dans ses propres rapports, dans sa nécessité intérieure, en le comprenant et en le percevant de manière actuelle. La sécurité concernant la cohérence interne du contenu de la pensée ne repose plus sur la mémoire ou l'autorité, mais

28

sur la compréhension/la vue/le discernement. À nouveau, cet exercice met l'accent sur le pendant interne entre les composantes de la pensée et non sur leur rapport avec les connaissances transmises ou les expériences sensorielles. En particulier, il n'est pas question ici de savoir si et éventuellement comment exactement le contenu de la pensée ou de la représentation correspond à une expérience donnée (par exemple un cercle sur un tableau ou une feuille de papier) ; c'est un problème de reconnaissance, plus précisément de la vérité d'un jugement de connaissance (section 9.3), et non pas le thème de la recherche actuelle. Ici, il s'agit de la *nature intérieure du penser*. – Si l'on regarde en arrière avec le discernement acquis sur la série de représentations de différents cercles décrite plus haut, on se rend compte que l'idée de cercle est un principe invariant sous-jacent à toutes ces formes particulières. On peut, de l'autre côté, exactement mettre cette idée à la base lorsque l'on veut de faire apparaître de nouveaux cercles avec sa fantaisie (exacte) que l'on n'a pas encore vus ou s'est représenté jusqu'à présent, quelque peu en ce qu'on varie aussi l'étendue dans sa position dans l'espace. L'exactitude de ces représentations-fantaisie repose tout de suite sur leur consciente conduite d'idées.

Il ressort de l'utilisation exerçante de ces exemples que, outre le domaine expérimental des sens et les représentations, les sentiments et les impulsions de volonté qui en sont issus, il existe un domaine expérimental de contenus de pensée ou d'idées. Cela ne se révèle que par une activité active de l'individu et à ses propres contenus, avec lesquels on peut à nouveau revenir de manière consciente dans le monde des représentations par le biais de la fantaisie exacte.



En résumé, on peut dire que le début d'une confrontation consciente avec la pensée réside dans une exploration active du représentant conscient et de son pendant avec le contenu des idées. D'ici, on peut, par ses propres actions, s'ouvrir progressivement un nouveau champ d'expérience : l'expérience de contenus de pensée purs, ou d'idées pures, indépendamment des représentations. C'est le sujet du prochain paragraphe.

3.3 *Expériences de pensée*

Dans cette section, l'expérience de la pensée est approfondie et différenciée à l'aide de quelques exemples. Elle sera ensuite elle-même soumise à une première réflexion conceptuelle au paragraphe 3.4. Des recherches plus approfondies et plus détaillées suivent dans les chapitres 4 et 5.

Afin d'éviter tout malentendu, il convient de souligner à ce stade que l'expression «concept» est utilisée uniquement pour les *contenus* de pensée et non pour leur désignation par des mots d'une langue. Ainsi, le terme « cercle » désigne le contenu de pensée indépendant de la langue qui a été présenté dans la section précédente 3.2, et non sa désignation par l'expression « cercle », qui est différente dans chaque langue. Les termes « concept », « idée », « loi » et « principe » sont utilisés essentiellement de manière synonyme dans cette section.

29

Tout d'abord, l'exemple du cercle du dernier paragraphe 3.2 peut être poursuivi en étendant la fantaisie de la variation des représentations selon les idées données à une variation des contenus idéels eux-mêmes : au lieu de la périphérie du cercle, on peut alors considérer une tranche de cercle dans le plan, une sphère ou une tranche de cylindre dans l'espace. On peut alors mettre en relations différentes définitions de cercles et, finalement, faire varier certaines définitions elles-mêmes, jusqu'à ce que l'on arrive à une conception des sections coniques comme des cercles non euclidiens.*

Tous les exemples suivants partent d'expériences quotidiennes et sont utilisés comme suggestions pour la formation d'idées. Le but est toujours de s'engager dans l'expérience individuelle et créative de pendants d'idées pures. Ceux-ci sont libérés par l'activité de pensée individuelle des points de départ quotidiens et se révèlent être des expériences avec une valeur propre. Dans les considérations suivantes, il s'agit d'incitations de penser, en aucun cas de présentations fermées en soi de purs pendants conceptuels.

3^e exemple : partie et ensemble. Les parties d'un ensemble peuvent être en rapport spatial ou temporel les unes avec les autres, comme les parties d'un gâteau ou les heures d'une journée. Dans les deux cas, l'ensemble, l'unité des parties, n'est pas synonyme de la somme des parties : l'unité prend en compte la composition concrète, la disposition spatiale ou temporelle concrète des parties en un ensemble. La somme est une compilation réalisée sans tenir compte de la composition, extérieure aux parties, c'est-à-dire qui ne saisit pas leur détermination propre. On peut mieux comprendre cela avec des exemples plus complexes, comme les parties d'une horloge ou les étapes d'un processus ou d'un mouvement complexe (par exemple : double pen-



dule physique, mouvements planétaires, dynamique des constellations planétaires, processus chimiques) ou avec des exemples des arts spatiaux (plastique, architecture, peinture) ou des arts temporels (musique, théâtre, eurythmie, ballet). Ici, chaque élément doit être à sa place – dans l'espace et/ou dans le temps – ; il ne doit pas y en avoir trop et pas assez. Les parties sont donc des composantes indispensables d'un tout qui, sans leur existence et sans leur composition appropriée, ne serait pas une unité. – Un tout est une composition concrète de parties et non pas leur simple addition ou leur assemblage sans rapport. Les aspects spatiaux et temporels ne font pas partie intégrante de la définition conceptuelle des parties et des ensembles, mais peuvent s'y ajouter. La partie, en tant que loi commune de parties individuelles, doit être distinguée de celles-ci, justement ainsi que le tout d'entièreités individuelles/particulières. La partie et le tout sont dans un rapport purement idéal. La partie n'est pas une partie du tout ou un tout. Il a la détermination idéale au contenu qui fait d'un objet une partie d'un tout : être partie signifie être orienté vers un tout dans sa détermination en tant qu'unité et en tant que partie liée à d'autres parties. Cela n'exclut pas que des parties puissent elles-mêmes être des ensembles d'autres parties, etc. Le tout n'est pas le tout de la partie ou des parties. Il a pour objet la détermination idéale qui fait d'un objet un tout pour des parties : être un tout signifie être orienté dans sa détermination vers des parties et comme un avec d'autres parties pendantes

30

orientés sur un tout. Cela n'exclut pas que des parties mêmes puissent être de nouveau des entièresités de parties supplémentaires etc. Le tout n'est pas le tout de la partie ou de parties. Cela a la détermination idéale qui fait un objet un tout pour des parties pour contenu : être entier signifie, être orienté dans sa détermination sur des parties et dans sa composition sur un tout. – Le rapport idéal entre le tout et la partie, développé ici, est lui-même un tout propre, dans lequel le tout et la partie peuvent être classés comme parties idéelles secondaires/ordonnées à côté ; on peut l'appeler, quelque peu, *partie-tout*. Avec cela, la relation de partie et tout doit être appliquée à elle-même pour élucider complètement le processus de pensée de la détermination de la partie et du tout.

4e exemple : analyse et synthèse. On pense d'abord à la décomposition d'un minéral par analyse en ses composants chimiques (éléments) ou à l'analyse d'un quatuor à cordes en mouvements, phrases et suites harmoniques. La synthèse correspondante consiste en la synthèse chimique de la substance minérale à partir des éléments donnés, en tenant compte des lois de la chimie, ou la composition d'une œuvre musicale à partir de notes, de suites mélodiques et d'harmonies, en tenant compte des lois de la théorie de l'harmonie et de la composition. Cependant, du point de vue philosophique, l'analyse et la synthèse sont principalement connues en tant qu'instruments méthodiques pour la formation de la connaissance. Dans l'analyse, les composants caractéristiques (par exemple de la pensée) sont mis en évidence et dans la synthèse, leur lien concret est développé. – L'analyse est la décomposition d'un tout en parties et la synthèse est la composition d'un tout à partir de ses parties. Ils sont des instruments pour explorer les rapports partie-tout. Chaque analyse a pour condition préalable l'existence d'un tout concret, chaque synthèse celle de parties concrètes. En d'autres termes, toute analyse est naïve au départ, c'est-à-dire sans connaissance



spécifique de la détermination concrète, de la structure idéale de l'unité ou de la totalité présupposée ; et toute synthèse est naïve au départ, c'est-à-dire sans connaissance concrète de la détermination, de la différence idéale des parties présupposées. L'analyse et la synthèse sont interdépendantes. Une analyse reste incomplète sans la synthèse qui lui est associée en ce qui concerne son point de départ : elle ne fournit que des composants distincts sans unité concrète. Une synthèse sans analyse intégrée ne conduit pas à un tout concret : elle fournit une juxtaposition de composants qui ne sont pas suffisamment clairement différenciés. Ce n'est que l'unité concrète ou l'intégralité de la synthèse et de l'analyse qui conduit à l'abolition des deux points de départ naïfs et, par conséquent, à une unité concrète dans le domaine des substances ou dans le domaine de la pensée. La synthèse et l'analyse sont des termes secondaires qui sont classés dans l'unité concrète de la synthèse et de l'analyse, la « vraie synthèse ». – L'étude de la synthèse et de l'analyse est elle-même une démonstration de la synthèse et de l'analyse : La distinction entre synthèse et analyse précède leur unité dans la « vraie synthèse », et la liaison de celles-ci suppose leurs déterminations

31

respectives qui les distinguent. Ce n'est que la combinaison des deux aspects qui permet une compréhension globale de la composition de la synthèse et de l'analyse en tant que parties du tout de la « vraie synthèse ». – Si sous analyse et synthèse sont seulement compris les aspects méthodologiques de la connaissance, ainsi les contenus de ces concepts se confondent essentiellement avec ceux des concepts « raison » et « entendement », et à la place de la « vraie synthèse » se trouve le « vrai entendement ».

5e exemple : forme et substance. Ici, un exercice simple consisterait à regarder un cercle ou à se le représenter. Sa forme est déterminée par la loi du cercle, sa matière est constituée du matériau à travers lequel il a été conçu, façonné : crayon sur papier, craie sur tableau, éléments mémoriels dans la conscience de représentation. La forme est le général, le législateur/donnant loi, déterminant de la substance, la substance est le formé avec un être propre qui condense un général en objet concret, principe condensant et individualisant à l'apparence. Forme et substance se laissent d'ailleurs *distinguer* sur chaque objet concret de l'expérience ou de la pensée, mais une *séparation* de celles-ci n'est pas possible sans destruction de l'objet. Forme et substance sont des aspects, des points de vue pour une et même chose : elles tiennent mêmes en une unité concrète. Ni la pure forme (sans chaque substance) ni la pure substance (sans chaque forme) ne sont bien/volontiers déterminées en soi-seul. Car si l'on porte le regard sur une telle forme (par exemple la loi du cercle), elle se révèle, en elle-même, comme une unité de forme et de substance : sa forme est celle d'un concept contemplé, d'une idée produite activement à être (contenu de *pensée*) et sa substance, à être un contenu expérientiel présent dans la pensée active (contenu de *pensée*). De l'autre côté, l'aspect substance d'une chose (par exemple un cercle) révèle un matériau (par exemple un tableau et une craie), qui peut même être divisé/articulé/membré en forme et en substance : Le tableau est une *substance* définie par la *loi* sur les tableaux et les craies, composé de bois et de peinture avec une surface appropriée pour que la craie y adhère. — Pour la pensée, la forme et la substance, comme déjà partie et tout, l'analyse et la synthèse, sont des termes corrélés.



latifs/d'échange qui doivent être définis l'un par rapport à l'autre : l'un ne peut être déterminé sans l'autre. Chaque forme concrète est la forme d'une substance concrète, et chaque substance concrète est la substance d'une forme concrète. La forme, par contre, n'est pas la forme de la substance, mais le principe légal/à mesure de loi (la forme) de l'être-forme, qui englobe tous les principes de forme concrets, à savoir/notamment la forme d'être/forme-être pour une substance. Il en va de même pour la substance. On revient par la pensée (comme pour la partie et le tout, l'analyse et la synthèse) à un principe englobant la forme et la substance, dont les concepts coordonnés/ordonnés conjointement forme et substance sont des membres classés, à une unité ou une totalité qui englobe la différence et la similitude de la forme et de la substance.

La forme et la substance font partie des catégories les plus importantes de la pensée et joueront un rôle de premier plan dans de nombreux passages de cet ouvrage. Il est d'autant plus important de surmonter les malentendus liés à leurs désignations « forme » et « matière ». La forme n'a rien à voir avec la forme extérieure,

32

c'est-à-dire géométrique, mais avec la détermination légale/légitale d'une chose qui peut, naturellement, être de nature géométrique, comme le cercle, mais qui ne doit pas l'être, comme chez/pour le contenu de la pensée. La forme n'est en chaque cas aucun concept individualisé, aucune représentation, mais un pur contenu de pensée universel relatif à une représentation. De l'autre côté, la substance n'est pas nécessairement quelque chose de sensoriel-matériel, mais englobe aussi des substances non sensibles/sensorielles (comme la substance des pensées et des sentiments/sensations). L'expression « contenu » sera aussi utilisé plus bas pour désigner la substance, de sorte que « forme » et « contenu » se trouvent face à face/en vis-à-vis.

6e exemple : essence, apparence/manifestation et médium. La fabrication d'une tasse repose sur un concept, une idée qui est ensuite imprimée à un matériau spécifique, par exemple la céramique, la porcelaine, le granit, la stéatite, le bois, le métal, etc. En d'autres termes/mots, l'essence de la tasse est mise en évidence/amenée à l'apparence dans un médium. Il en va de même pour la production d'un cercle sur papier ou dans la représentation de fantaisie. Dans le dernier cas, le médium est composé d'/consiste en éléments mémoriels qui sont composés nouveaux par la pensée qui pilote la formation de représentations. – L'essence qui repose à la base d'un phénomène englobe son noyau, sa détermination centrale, sa forme ou sa loi. Il intervient en même temps/aussitôt (ici par l'intermédiaire de/médié par l'individu agissant) comme un agent efficace qui est à la base de l'apparition et de la transformation du médium correspondant en apparition. Un médium a la propriété/particularité de pouvoir être façonné par certaines formes. Il a lui-même une forme, sa propre loi/légitimité, peut cependant mettre à disposition son unité-forme-substance pour un être agissant sur la forme. Une manifestation/apparence est donc caractérisée/imprimée par deux aspects : par l'essence qui la définit en son cœur/noyau et par le médium qui sous-tend l'individualisation, la concrétisation de son essence/être. La généralité d'une forme d'être d'un côté et les conditions concrètes limitatives du médium correspondant de l'autre côté rendent possible la réalisation de différentes manifestations, en fonction des variations des intentions spécifiques de forme d'un être et des variations des déterminations concrètes du médium. Ceci est la base pour le déve-



loppement et de la métamorphose de phénomènes à l'intérieur d'un médium (voir la section 13.3).

7^e exemple : cause et effet. Si je fabrique moi-même une tasse ou n'importe quoi d'autre que je connais bien, ainsi je sais exactement que je suis même la cause et que la tasse fabriquée est l'effet de cette cause. Sans ma décision et mon impulsion à agir, cette tasse n'aurait pas existé. Au cas où ma décision ne découle pas de l'action d'autres causes, de l'influence d'autres humains ou de l'habitude, elle est originelle et, par conséquent, ne dépend d'aucune autre cause que moi-même. – Une cause est une origine qui ne peut pas être réduite davantage : chaque chaîne d'événements qui se conditionnent mutuellement, chaque chaîne a un début (absolu) qui n'est pas lui-même l'effet d'une cause, et au-delà duquel on ne peut pas remonter.

33

Le commencement réside dans un être qui est(a été) actif causalement/originellement. Un tel être n'est d'après cela pas purement à considérer/saisir comme un agent (conscient) agissant/efficace. Outre sa constitution en forme et en substance, lui vient la particularité de *pouvoir* être actif causalement, mais pas de devoir être actif de telle manière. – La cause n'est pas la cause de l'effet (ou d'un effet), mais le principe de la cause qui sous-tend/repose à la base toutes les causes concrètes. Un être est une cause d'un effet donné, s'il est indispensable à cet effet et si cet effet est une individualisation de la légité de l'être. Une cause est pour son effet le principe qui forme et pousse/propulse depuis son centre : elle détermine ce qui se passe, quand et où. Un effet est un effet seulement s'il a été/fut déterminé et produit par une cause. La cause et l'effet sont des concepts qui se complètent/ordonnés les uns près des autres ; leur différence réside dans leur détermination différente : la cause est ce qui détermine et agit, et l'effet est ce qui est déterminé et agit. L'unité englobant la cause et l'effet, la causalité, ou le *rapport de cause à effet*, englobe les deux, c'est l'ensemble/le tout idéal des deux composants légitimes adjacents, la cause et l'effet.

Le rapport de *cause à effet* ne doit pas être confondu avec le rapport de *condition* et de *conséquence*. Ici, certaines conditions ne sont que des occasions extérieures pour certaines conséquences. Mais cela ne découle pas de l'essence de ces conditions en tant qu'effets. Les conditions sont des compositions d'événements concrètes, ni de purs principes de forme ni de purs principes d'action ; en conséquence, les conséquences sont des domaines d'événements qui ne sont pas directement déductibles/dérivables des conditions, ni dans leur détermination concrète ni dans leur occurrence. Les conséquences ne peuvent pas être considérées/saisit uniquement comme des réalisations ou des individualisations de principes de forme et d'action présents dans les conditions.

Les conditions peuvent être seulement nécessaires, ou nécessaires et suffisantes, ou seulement déterminantes pour l'apparition de conséquences. <<<< C'est notamment le cas lorsque les conditions de l'action d'un homme sont jugées de l'extérieur, par l'observation, c'est-à-dire, non pas du centre de sa formation d'objectifs : ici, on ne rencontre nécessairement que des conditions et non des causes. Les deux premiers cas peuvent être étudiés dans le domaine des sciences naturelles, en particulier en physique et en chimie.

Ces réflexions montrent que l'on peut accéder à des idées vastes et profondes dans le



cadre des expériences quotidiennes. Il apparaît que des termes aussi élémentaires et complets que ceux qui ont été développés ici sont d'une part relativement faciles à comprendre, mais d'autre part sont très étroitement liés entre eux et se soutiennent mutuellement. La structure circulaire des relations entre ces termes et entre eux-mêmes n'est pas une insuffisance de la représentation actuelle, mais elle est inhérente à la nature de ces concepts généraux. La complexité de ces lois ne réside pas dans leur détermination propre, mais dans leurs multiples relations entre elles et avec d'autres idées.

34

3.4 Loi de la pensée pure

Le représenter actif guidé par un concept, une loi présente dans le penser, comme cela a été introduit dans les exercices de la section 3.2, peut être nommé comme un *fantasmer/faire preuve de fantaisie exacte*. Il peut aussi être qualifié de *représenter mobile* (exact), car il ne s'attache pas à une variante de représentation, comme c'est le cas pour les représentations habituelles qui surgissent spontanément, mais transforme/transfère continuellement les représentations les unes en les autres. La loi qui ordonne toutes ces formes individuelles/particulière, comme principe formant/formateur sous-jacent à leurs formes individuelles/particulières, est un invariant dans le flux/courant du fleuve de représentation guidé consciemment. Cet invariant est un contenu conceptuel ou idéal, visualisable par la pensée, de qualité de vie/expérience et de constitution essentiellement autre de celle d'une représentation. Il convient maintenant de déterminer de plus près concepts et idées en leur caractère. Les expériences issues des exercices développés dans les sections précédentes constituent le matériel empirique disponible à cet effet.

À ce stade, il est décisif de prendre conscience de la différence entre la phase préparatoire de la pensée pure et la pensée elle-même/de cette dernière même. À la première appartiennent pour l'essentiel tout ce que l'on comprend habituellement par pensée, ce que l'on qualifierait plutôt/mieux d'*avoir des pensées* que de penser. À cela appartiennent toutes sortes de représentations de fantaisie, d'idées qui viennent/tombent dedans, d'associations, de connaissances, de souvenirs, etc., ainsi que les manières de se comporter et habitudes apprises par l'éducation et la socialisation face à des expériences et informations individuelles données. La nécessité et l'importance de ces contenus expérientiels, déjà présents ou nouvellement apparus dans le pré-champs de la pensée pure, pour la préparation de la pensée pure ne sont pas contes-tées : au contraire, sans eux, on ne viendrait pas aux occasions qui feraient un besoin d'une entrée/un embarquement dans la pensée pure.

Un critère qui ne rentre pas encore dans les détails pour la pensée pure, à la différence de la phase préparatoire, consiste dans ce qui suit : c'est l'exécution d'un processus de compréhension actif et réfléchi, en opposition à l'émergence ou le devenir conscient de la sorte d'un éclair, éruptif d'opinions/de vues exaltantes et envahissantes.

Il aimerait parfois sembler que la phase préparatoire est beaucoup plus significative et fructueuse que la phase de pensée pure qui s'y rattache, car en elle peuvent jaillir



des éclairs des constellations d'idées et de fantaisies en formes de représentations beaucoup plus riches qu'on peut d'après cela les obtenir/recevoir en la forme de la pensée pure, et dont on peut dans tous les cas encore se nourrir/vivre longtemps. Ce fait devrait être retenu et apprécié ici avec insistance, il n'est cependant aucun thème central des examens suivants.

35

Les critères détaillés de la pensée pure exposés ci-après devraient tout de suite servir à distinguer clairement la phase préparatoire nécessaire et peut-être très fructueuse de l'apparition effective de la pensée pure, afin d'élever cette dernière au rang de prise de conscience durable. (C'est au maniement actif d'une phase préparatoire élémentaire que sert le représenter pensant, abordé à la section 3.3.)

Relativement au contenu conceptuel, toutes les représentations, même celles qui sont mobiles, sont toujours spéciales d'une manière ou d'une autre, elles contiennent des éléments déterminés/des déterminations qui n'apparaissent pas dans ce contenu. Ainsi, à chaque représentation d'un cercle appartient une taille/grandeur déterminée, un centre déterminé (à un endroit déterminé) et un plan bien défini dans l'espace. Cependant, ni les positions concrètes et les tailles déterminées, ni les positions mobiles et les tailles/grandeurs mobiles ne sont des parties constitutives de la loi du cercle. Cette loi est le principe universel qui englobe simultanément tous les cercles individuels possibles. Les facteurs qui spécifient le contenu conceptuel d'une représentation concrète proviennent du monde de l'expérience sensorielle, c'est pourquoi des concepts qui peuvent être considérés ainsi qu'ils sont exempts/libres de tels facteurs sont appelés concepts purs ou *exempts de sensorialité*, et l'activité de penser correspondante est appelée *pensée pure* ou *exempte de sensorialité*.

La pureté du penser a aussi encore une autre composante qui concerne sa *forme* d'existence/être-là, au contraire à son *contenu*, les concepts et idées. L'expérience de penseur montre que l'apparition de purs contenus est attaché à une activité qui est à la fois de nature visionnaire/contemplative et productive et qui repose avant tout sur l'activité individuelle de l'humain pensant. La pensée pure peut donc être vécue comme pure dans un double sens : d'après son contenu, les idées pures et les concepts purs, et d'après sa forme, la propre activité pure qui n'est pas mélangée avec une activité étrangère. L'étude/examen de l'activité de penser est la source d'autres vues dans le je propre ainsi que dans la forme intuitive vivante du penser. C'est entre autres le thème des chapitres 4 à 8. À ce stade, sera d'abord regardé/observé de plus près seulement le caractère de purs *contenus* ou lois *de la pensée*, parce qu'il est d'une signification englobante dans sa grande portée pour la connaissance du monde et de soi.

Tout d'abord, il convient d'indiquer encore une fois le *caractère universel des contenus du penser* ou des lois, au contraire du caractère individuel des contenus de représentation ou des contenus de perception : les contenus des concepts et des idées sont toujours généralement *relatifs* aux contenus particuliers et concrets des représentations ou des perceptions sensorielles. Le contenu conceptuel ou la loi de la rose englobe une multitude de roses possibles, et est un principe universel pour les roses, tandis que chaque rose représentée ou perçue présente un exemplaire individuel qui n'exprime qu'une possibilité d'individualisation du concept de rose. On prête attention cependant à que cette propriété d'universalité n'est qu'une propriété contrastant



avec le contenu des concepts (lois) et les perceptions, et non un trait caractéristique propre au contenu des concepts en tant que tel. Les contenus conceptuels, ou lois, sont universels *relatifs* par rapport aux perceptions.

36

Pris isolément/pour soi-même, ils sont cependant individuels : ce sont des contenus concrets du penser qui se distinguent concrètement d'autres contenus idéels. C'est le point de vue qui sera adopté dans ce qui suit : il s'agit de la *nature intérieure des contenus du penser*, non de leur application à des contenus d'expérience extérieurs aux pensées.

Si l'on fait complètement abstraction de l'expérience individuelle spécifique des contenus de la pensée, des concepts et des idées qui ont lieu dans le penser, et que l'on se concentre/regarde seulement sur ces contenus mêmes, on utilisera ainsi dans ce qui suit les désignations « loi » ou « légalité/légité » pour désigner les contenus des concepts et des idées.

Il convient de noter que les expériences décrites ci-dessous ne se laissent être clairement soulever et déterminer à partir du flux riche des expériences de la pensée intérieure qu'après un certain entraînement. C'est là que l'on verra s'il est possible, avec une précision suffisante, de distinguer la phase préparatoire de la pensée pure de celle-ci même, c'est-à-dire de ne saisir dans l'œil intérieur que la phase de compréhension proprement dite (par opposition à l'éclair de compréhension/vue). Cela nécessite des exercices répétés et variés, pour lesquels seules des premières suggestions peuvent être données ici. On doit cependant se clarifier que si ces expériences ne se produisent pas de proche en proche, c'est que l'on a pratiqué autre chose que la pensée pure. Cette sorte du penser se tient et tombe tout de suite avec un devenir conscient croissant sur les qualités mises en évidence ici (voir à ce sujet la remarque au chapitre 15). Des examens encore plus détaillés de ces caractéristiques de la pensée pure se trouvent au chapitre 5, qui sera cependant seulement alors fructueux à lire si déjà des expériences faites en début consciemment au préalable.

Un coup d'œil plus exact sur le caractère propre à l'expérience de purs contenus de pensée qui la distingue clairement des expériences faites lors de la perception et du représenter, conduit à trois composantes qui devraient maintenant être examinées de plus près. Il convient de noter qu'il ne s'agit pas ici d'activités préparatoires menant au mieux à la pensée pure (telles que la recherche tâtonnante, la fantaisie, le représenter, le souvenir, etc.), mais de celui-ci même, le penser pur qui a lieu réellement en tant que tel.

(1) Une caractéristique essentielle du penser pur est *la clarté et la transparence* des contenus pensés, des lois. Ce qui est pensé se montre dans une clarté et une transparence parfaites. Naturellement, cela ne se montre ni dans toute l'étendue de son contenu, ni dans tous ses rapports avec d'autres lois ou concepts possiblement pensables. Mais cela n'est aussi pas nécessaire pour la clarté. Ce qui est déterminant, c'est que ce qui se montre dans la vision/contemplation effectivement pensante individuelle soit clair en/pour soi et complet en ce sens. La clarté est cependant une expérience qui doit être attribuée à l'individu. Elle s'enflamme à partir d'une propriété inhérente à la chose même (contenus conceptuels et idéels, lois), notamment la nécessité interne et se posant sur soi-même



du pendant/contexte entre les éléments impliqués. L'aspect de l'expérience/du vécu individuel de la clarté qui appartient à la chose même est donc la nécessité interne, déterminée en soi des lois au sens de contenus conceptuels et idéels. Elle ne s'impose pas à la pensée ; elle est résultat, composante de l'expérience active du penseur.

3e exemple : partie et tout (poursuite) : en réfléchissant au rapport entre la partie et le tout et à leur unité dans partie-tout, la nécessité intrinsèque de leur pendant devient évidente grâce à la clarté lumineuse de l'expérience/du vécu des contenus de pensée correspondants. Chaque composante et chaque relation concrète a sa place dans l'ensemble/le tout du contexte/pendant idéal, par exemple, la partie est vécue comme une partie du partie-tout et une partie d'un côté, comme manifestation de la partie et, de l'autre côté, comme une partie d'un tout. Si l'on reste entièrement relié à la chose, dévoué à elle, alors tout le lien entre la partie et le tout (ainsi que les faits éventuels qui vont au-delà et relient la partie et le tout à d'autres catégories de pensée) se révèlent peu à peu/de proche en proche. On est certes actif, mais on est indirectement guidé par la chose même : il y a quelque chose là qui permet des cours d'exploration/prospection, mais aucunes escapades arbitraires. Si on l'essaie malgré tout donc, par exemple en essayant de penser « un tout est une partie du partie-tout », ainsi on remarque que cela ne correspond pas au contexte/pendant déjà clairement posé : celui-ci ne peut être modifié ou adapté arbitrairement. Car le contenu de cette phrase, qui se présente sous la forme d'une affirmation formulée linguistiquement, est une contradiction : un tout est une manifestation du tout et avec cela partie de l'existence/l'être-là de ce tout, c'est pourquoi il ne peut pas être en même temps une composante du contexte/pendant purement idéal du partie-tout.

(2) Une deuxième expérience se rattache immédiatement à la première : une rencontre a lieu dans la pensée. Dans la pensée pure, on n'est pas seulement occupé avec soi-même, mais on rencontre des contenus existants/étant là, justement des contenus de concepts et d'idées ou des lois. Ceux-ci sont vécus comme quelque chose d'*im-muable/de non transformable*, qui ne se laisse pas changer ou produire par l'activité de la pensée : ils offrent de la *résistance*, ils doivent être pris tels qu'ils sont eux mêmes. Le côté objectif de cette expérience individuelle de la résistance est l'être-soi, l'être-propre des contenus des concepts et des idées : ils sont quelque chose, d'étant là. Toutefois, l'être-propre des lois sous forme de concepts et d'idées dans la pensée pure est de nature passive : cela ne s'impose pas à l'individu pensant, cela doit être activement observé afin que ça se révèle. Une image appropriée pour cette situation est le toucher actif d'une statue en matériau solide comme la pierre ou le bois, chez laquelle les formes ne peuvent être appréhendées que par une compréhension active avec les mains qui la palpent.

(3) Une caractéristique supplémentaire de l'expérience de la pensée est la *stabilité* tranquille, la permanence en soi/le rester pareil en soi des contenus de concepts et idées ou lois expérimentés. Aussi quand au cours du développement individuel de la pensée, la richesse et les rattachements entre les contenus de la pensée changent, ainsi ce changement s'avère être une modification des perspectives de l'individu pensant et non des contenus ou des lois pensés mêmes.

En d'autres termes : à l'intérieur de l'expérience active de la pensée, les légités sont



vécues comme quelque chose de constant, de stable, *d'immuable*, dont la richesse et la profondeur ne se révèlent qu'à travers une exploration active. Les légités ne sont pas susceptibles de changement au sens d'une transformation d'elles-mêmes, mais elles sont susceptibles de changement au sens de références inépuisables à d'autres lois et de perspectives très variées qui peuvent être ouvertes par la pensée pure lors de leur présentation et de leur justification. Cette expérience révèle le *caractère éternel* des lois. Les lois se situent au-delà de la naissance/du naître/apparaître et de la mort/du passer, du développement/l'évolution et du changement. Elles sont la base, le fondement réel, le noyau ordonnateur invariant de tout développement/évolution ciblée.

La pensée pure est pure tant dans sa forme que d'après son contenu. La pureté de la forme concerne son existence autonome, voulue uniquement par l'individu pensant, non perturbée ni affectée par aucune activité extérieure. La pureté du contenu, en d'autres termes la pureté des concepts et des idées (lois), se révèle à travers l'expérience de leur nécessité intrinsèque/intérieure, de leur essence ou existence/être propre ou être-là (passif) et de leur permanence.

Le représenter mobile est une activité de fantaisie exacte, orientée à des concepts ou des idées purs, dans laquelle des pendants idéels universels sont transposés en images de représentation individuelles diverses et provenant continuellement l'une hors/de l'autre.

